

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, rue DROUOT
A L'HOTEL DU « FIGARO »ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102.45 — 102.47 — 102.49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise	15 »	30 »	60 »
Départements	18 »	37 »	75 »
Union postale	24 »	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

SOMMAIRE

Conte de Fées : FEMINA.

A l'Hôtel de Ville : La Beauté de Paris : JANVILLE.

La Mort de M. Chauchard : G. D.

L'« Abri » : CH. DAUZATS.

Notes d'un Parisien : D.

La Chambre : Convention postale : PAS-
PERDUS.

Dans la marine : La téléphonie sans fil.

Le Monde religieux : Chez les antimacors :
JULIEN DE NARFON.

Pour la paix sociale : M. L.

Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.

La grève des inscrits maritimes : A Mar-
seille : THOMAS.Gazette des Tribunaux : Tribunal civil (1^{re}
Chambre) : Les dangers de la cabriolet :
GEORGES CLARETIE.

Conte de Fées

J'ai passé une soirée délicieuse à cette pièce anglaise si drôle, et bien plus émue encore que drôle : *Peter Pan*. On connaît l'histoire. Peter Pan est un petit garçon, très subtil, qui, ayant entendu ses parents causer de son avenir, et de ce qu'il ferait quand il serait grand, décide de ne jamais grandir, afin d'éviter ces choses si séduisantes : le collège, une carrière, un heureux mariage, tout ce qu'une famille sage espère pour le bébé chéri.

Peter se sauve chez les fées, où il est fort bien accueilli. Il apprend à voler, et c'est infiniment plus agréable que de marcher ! Il fait ce qui lui plaît. Il ne grandira pas ! Il évitera les âpres peines et les pesants bonheurs des hommes. Il aura la vie légère, dorée, oubliée et changeante d'un éternel petit garçon. Il est heureux. Mais pour goûter le bonheur, même quand on est l'ami des fées, il faut que ces créatures parraines à vous y assistent et le parlent. Aussi, dès que Peter, qui se promène volontiers dans les lieux habités, aperçoit à travers une fenêtre ouverte, des miches laissées seuls par une famille imprudente, il entre. Escorté d'une joyeuse sonnette et de deux follets, qui sont la forme sensible de ses camarades, les fées, il explique combien il est charmant de ne jamais grandir, quel goût exquis à la liberté dans le pays où des sirènes d'argent dorment sur les roches. Les enfants l'écourent, le croient et s'envolent avec lui.

Les choses vont bien tant qu'il recroise son monde parmi les individus de son sexe. Mais voici que dans un lot de trois enfants, il enlève une fillette et tout change. D'abord la troupe de gamins connaît une joie nouvelle. Le besoin de la mère se faisait parfois sentir à eux. Quelque chose leur manquait. La gentille demoiselle sera la maman de la colonie ! Elle accepte ce rôle, reprend les chaussettes, veille à ce qu'on ait les mains propres, de bonnes manières, elle raconte des histoires et tout le monde est ravi. Elle aussi, et peut-être demeurait-elle indéfiniment dans la maison souterraine où on fait ce qu'on veut, et au bord du grand lac où glissent les sirènes d'argent, si, comme les autres gamins, Peter Pan ne lui témoignait une tendresse par trop filiale.

Ensuite, ce Peter, conséquent avec son rôle d'adorateur, dans l'objet de son adoration, il s'obstine à voir la mère et non la femme. Or, elle est femme, cette toute petite qui sait si bien se faire obéir ! Elle consent à venir au pays des fées, car elle est curieuse, comme une femme. Elle s'y amuse un moment, car, comme une femme, elle croit avoir le goût de la liberté. Elle s'en lasse, parce que, comme chez toute vraie femme, ce goût est en elle purement théorique. Jamais une minute elle n'a sincèrement désiré ne pas grandir. Parmi ses jeux, elle a déjà la conscience et l'impatience de sa fonction de douleur et de joie. L'aventure de la vie la tente beaucoup plus qu'elle ne l'effraye. On est très heureuse, sans doute, dans l'habitation souterraine, mais c'est un bonheur négatif, sans ombres ni grandes lueurs : un joli rêve léger, qui ne mène à rien... Et la nostalgie de la maison paternelle saisit la petite fille, à qui Peter vient encore de déclarer qu'il l'aime bien fort... comme on aime sa mère. Elle s'en va emmenant avec elle tous les gamins — décidément ils n'étaient pas fermes dans leur projet de ne jamais grandir.

Peter abandonné, à un gros chagrin ; elle aussi, car elle l'aime, et infiniment plus qu'il ne sait, le pauvre lutin. Mais il faut qu'elle vive, et ce n'est pas vivre que de rester toujours petite au milieu d'un tas de gosses qui tiennent à vous appeler maman !

Après des aventures où interviennent des pirates noirs et d'une extrême cruauté, dont les noirs projets sont déjoués par l'héroïsme de Peter reparu juste à point, la fillette retrouve ses parents, qui, aussitôt, adoptent la bande entière des enfants perdus. Ces excellentes personnes offrent à Peter Pan, vainqueur des pirates, de rentrer dans le monde rationnel, de renoncer à ses fréquentations féériques, et de se résoudre enfin à grandir comme tout le monde. Il refuse, naturellement, et, naturellement aussi, s'envole avec un cœur déchiré. Pourtant son amie lui promet d'aller, chaque année, vivre avec lui une semaine au pays d'illusion. Et le rideau se baisse pour la dernière fois sur la maisonnette où ils se retrouvent pour ces brèves vacances. Au milieu d'un pay-

sage pâli par la lune, plein de feux vermiculaires qui sont des fées, et où des grappes d'étoiles, qui sont aussi des fées, dansent des rondes silencieuses, les deux enfants enlacés se taisent. Chacun suivant un rêve — et pas le même ! — ils attendent l'heure prochaine de la séparation...

C'est un conte d'enfants dont chaque péripétie paraît être construite avec les images brusques déposées dans les cervelles toutes neuves par les récits entendus. Le merveilleux s'y mêle à la réalité avec une singulière aisance, qui d'abord intéresse et bientôt subjugue l'esprit. Le merveilleux, c'est le recours naturel et nécessaire des êtres qui, ne pouvant encore comprendre avec l'intelligence aucune des grosses raisons bêtes et superficielles des choses, vont avec leur sensibilité aux interprétations plus profondes et souvent plus justes. Ne sachant rien, ils acceptent la possibilité du mystère, — ce n'est pas tellement sot ! — Vous avez oublié qu'il y a des fées, — vous autres gens instruits ? Il y en a pourtant ! Quand après avoir sagement expliqué un fait ou une âme, vous trouvant au bord de quelque chose dont votre explication dernière ne parvient pas à pénétrer le secret, vous vous arrêtez, une fée est là qui rit. Vous ne l'apercevez aucunement ; sans doute ! Un enfant la verrait, parce que l'orgueil de savoir deux ou trois choses n'obscurcit pas son regard. Un enfant aurait pu, semble-t-il, inventer la gracieuse féerie de Peter Pan, tout le fantastique y est simple, solide, acceptable, impossible à ne pas accepter. C'est l'évidence même ! Tout cela est arrivé, nous y croyons avec force et candeur. Le bon gros chien sentimental, stupide, et persuadé qu'il comprend tout est un vrai chien. Pas une minute, on ne doute de la réalité du surprenant crocodile qui, ayant mangé le bras de l'altreux pirate, l'a trouvé d'un goût si fin qu'il suit ce méchant homme à travers le monde pour manger le reste. Les loups en laine marron, les Indiens, les feux follets sont des personnes aussi admissibles que notre concierge. Il est entendu d'avance que, si un individu sympathique se trouve dans le cas de se noyer, une mouette grosse comme un veau surgira pour le sauver. Il est naturel que le petit garçon Peter Pan, aimé des fées, massacre par douzaines avec son sabre de bois des aventuriers mal lavés ; que le capitaine pirate, puisqu'il est méchant, soit en fin de compte happé par le crocodile justicier ; que les enfants qui sont bons retrouvent leurs parents qui sont édi-

cieux. C'est ainsi que les choses se passent conformément à la logique, la vraie, celle qui n'est pas un jeu pervers de l'esprit humain. Ces images optimistes et tellement indiscutables sont pour satisfaire même les gens chagrins. Pourtant, après avoir toute une soirée cru à ce conte d'enfants, si gai, comme à la plus exacte des anecdotes, on s'en va le cœur saturé d'une étrange tristesse, et persuadé qu'il est impossible d'arranger n'importe quoi d'une manière satisfaisante. Comment n'en serait-il pas ainsi ! Le joyeux petit conte finit bien. L'ordre rétabli, chacun se retrouve à sa place. Tout s'arrange pour que la vie raisonnable continue, oui, et par conséquent tout s'oppose à ce que le rêve se prolonge. Le rêve, cet effort de nos pauvres âmes pour soustraire à la loi de désagrégation et de changement, les aspects, les êtres et les sentiments chéris ! Le rêve qui cherche à immobiliser les objets du désir, à leur créer un sûr abri où le temps ne vienne pas pratiquer ses métamorphoses ! Le rêve qui, comme la fée amie de Peter Pan, veut empêcher les choses adorables de grandir afin qu'elles n'enlaidissent ni ne meurent jamais... La conclusion du conte joyeux nous désole, parce que, avec l'insuffisance de la réalité, il semble un moment qu'il démontre aussi la vanité du rêve.

Cette petite fille charmante et si bien adaptée à la vie n'a pas su asservir l'esprit d'inquiétude et de liberté. Peter Pan, tournoie à ses improbables paysages, mais il y retourne insatisfait. Le besoin d'un autre bonheur qu'il est incapable d'atteindre, puisqu'il est incapable d'accepter la règle, a tué son insouciance. La règle, c'est sa mignonne compagne qui souhaitait le forcer à grandir pour l'épouser quelque jour. Elle est vaincue dans la lutte : le rêve n'épouse pas la réalité. Seulement, à l'approche de trop près le perd sa joie. Peter Pan ne se soumet pas, il fuit. Désormais, sa liberté ne suffira plus à le rendre heureux. Les fleurs de son Paradis se flétrissent, la confiance que les rafraîchissent est détruite. Il continuera de rêver, mais maintenant, il sait qu'il rêve et que ce n'est pas ses vrais rêves. Il ne grandira pas pour tout cela, certes, il restera un enfant : un enfant qui sait trop de choses. Il n'est pas bon pour les songes de se mêler parmi les hommes.

Et elle, la fillette soumise aux lois de la réalité, sortira-t-elle sans dommage de cette aventure ? Va-t-elle oublier les jours passés dans le pays de liberté, dans le pays chimérique où se développent à l'aise toutes les possibilités dont la raison se méfie et qui n'ont pas leur place entre les murs trop rapprochés de la nursery ? Elle a aimé un lutin, quel plaisir trouvera-t-elle à ses jonets de carton et de soie, ou avec des camarades qui marchent sur leurs deux pieds et jamais ne s'envolent ? N'aura-t-elle pas contracté la nostalgie de l'impossible ? Ne va-t-elle pas souffrir, la sage petite fille ? Elle doit, il est vrai, retourner chaque année vers ce monde qui — ah ! par grande erreur — fut si bon un moment...

Comme ces voyages-là semblent dangereux pour sa paix intérieure ! Que deviendront au retour sa soumission aux règles toutes faites, ses projets étroits, son respect des contraintes, sa complaisance aux choses ennuyeuses ? Et puis, elle va grandir, de quoi parlera-t-elle à Peter Pan, — rêve chéri rencontré à l'aube — quand, devenue une jeune femme, elle sera la fiancée d'un jeune homme rationnel, dont aucun bruit de grelot, aucun feu follet n'accompagneront les gestes ? Que sentira-t-elle alors au fond du cœur, en voyant dans les yeux de l'éternel enfant l'ombre incertaine de ce qui aurait pu être ? Pauvre fille !... Continuera-t-elle ces redoutables visites aux contrées féériques, jusqu'au moment où, obèse, contorse, elle n'aura plus rien de commun avec la frêle petite qui aimait le lutin ? Rien que le regret... Elle se lassera peut-être ? Peut-être, un certain soir Peter l'attendra-t-il vainement sous la lune blanche et les dansantes étoiles, et ensuite peut-être ne reviendra-t-elle plus ?... Je ne le crois pas.

Cette fillette qui veut vivre raisonnablement, et qui une fois pourtant a essayé de franchir ses propres limites, d'aller chercher ce qui était plus beau, plus libre, plus noble qu'elle, mais trop différente d'elle pour qu'elle pût le saisir, cette fillette-là, c'est notre âme. Tous une certaine heure, nous avons vu l'éblouissant lutin entrer par la fenêtre ouverte sur le ciel. Et combien sont rares ceux qui ont dit : Va-t'en ! à ce songe qui n'était pas fait pour eux ? Y en a-t-il même qui, en l'apercevant, n'aient crié : « Je le reconnais, tu es mon bonheur ! » Cherchez au fond de votre mémoire, vous y trouverez Peter Pan, c'est la grande certitude du triomphe, l'espoir géant des débuts, la formidable confiance en soi qui, un moment, vous a soulevé si haut, pour, ensuite, vous jeter à terre. C'est l'heure prodigieuse où, avant de l'écraser, le destin s'arrête au-dessus d'une immense joie. C'est une érudite à qui nulle autre n'a ressemblé ; vous aviez posé sur elle tout votre vouloir de vivre, elle n'a pas compris, elle est retournée au pays de féerie... Peter Pan c'est tout le trop beau, le trop parfait que nous croyons pouvoir posséder parce qu'il nous semble de la même taille que nous... Hélas ! nous ignorons que l'essence intime de ces choses merveilleuses est trop différente de la nôtre pour s'y mêler, nous ignorons que c'est l'impossible qui nous attire avec tant de violence... Peter Pan, c'est ce qui ne pouvait pas être...

La petite fille retournera vers l'ami décevant, et nous aussi, lassés par les réalités médiocres et les piteuses victoires, nous retournerons à la cabane du lutin qui refusa notre amour, la cabane du souvenir ! Comme la petite fille, nous en reviendrons moins satisfaits encore de ce que la vie nous offre. Nous ferons d'amères comparaisons entre ceux qui consentent à demeurer auprès de nous et le fugitif délicieux qui garde l'éclatante et terrible jeunesse des espoirs irréalisés. Au retour de ses voyages, la petite fille devenue grande aura le cœur lourd en servant le pudding au riz à ses véritables enfants ; et nous, au milieu des saines besognes et des joies réelles, nous aurons mal à l'âme en songeant à ces autres joies que pendant une seconde nous avons cru rôler de nos mains tremblantes.

Eh ! bien, si la fillette se fait trop de peine, elle aura tort ! Y aurait-il eu tout l'avantage qu'elle imagine à ce que Peter Pan domestiqué, devint un bon élève d'Oxford, un charmant garçon sur le modèle d'autres charmants garçons, puis un gros monsieur membre des Communes, puis un vieux monsieur chauve, puis un mort pareil à tous les morts ? Ne vaudrait-il pas mieux, bien mieux, qu'elle-même, à l'heure de mourir, puisse se rappeler, avec une étrange émotion, que, dans un paysage chimérique, l'amour de sa jeunesse, ce lutin toujours semblable à lui-même dansait et volait encore comme il faisait jadis ; qu'ayant détruit tout en elle et elle-même, le temps n'a pas touché à son rêve ancien...

N'ayons pas l'esprit douloureux quand nous allons en pèlerinage vers la maisonnette enchanée, où nous attendent avec leurs purs regards d'éternels enfants, nos espoirs vaincus et nos rêves brisés.

Insultons pas la pauvre réalité terne et tachée en lui opposant leur intacte splendeur. Elle est ce que nous la faisons, elle serait belle davantage si nous savions mieux entendre le conseil des hôtes qui veillent dans la féerie maisonnette. Et à ceux-là qui furent si chers par-dessus tout, en fuyant, ils ont arraché des lambeaux à nos cœurs. Ils sont pas coupables du mal que nous avons souffert. Ils n'étaient pas faits pour nous, voilà, c'est pour cela qu'ils paraissent si beaux. Aimons-les, aimons-les jalousement, ils sont les plus précieux de nos trésors intérieurs. Ce que nous réalisons subit la loi du temps, s'altère, change, devient si différent que les images s'en confondent et s'effacent. Les songes qui restent des songes gardent seuls une émuante fraîcheur. Quand tout s'évanouit, ils demeurent encore. Peut-être, à la fin, ne trouverons-nous dans nos mémoires lassées que le cher souvenir de ce qui n'a pas été...

Femina.

DEMAIN

“ Par fil spécial ”

Dessin d'Albert Guillaume.

Échos

La Température

Le beau temps continue dans la région parisienne et la température s'élève sur celle de la veille. Hier matin, vers sept heures, le thermomètre marquait 13° au-dessus de zéro et 23° à cinq heures du soir. La pression barométrique, qui reste stationnaire, accusait à midi 761^{mm} ; elle est supérieure à 765^{mm} sur les îles Britanniques et le nord-ouest de la France.

Des pluies sont tombées dans le nord et le sud de l'Europe ; en France, il a plu à Toulouse et à Perpignan ; de gros orages ont éclaté au mont Aiguail et à Lyon.

Sur nos côtes de la Manche et de l'Océan, la mer est belle ou peu agitée.

La température a aussi monté sur nos autres régions.

Départements, le matin. Au-dessus de zéro : à Dunkerque, à Boulogne, à Brest, à Ouessant, à Nantes et à Lorient ; 13° à Belfort, 14° à Bordeaux, au Mans, à Limoges, à Clermont et à Toulouse ; 15° à Biarritz, à Rochefort et à Besançon ; 16° à l'île d'Aix ; à Nancy, à Lyon et à Perpignan ; 17° à Marseille et à Orléans ; 18° à Cette, 20° à Alger.

En France, un temps beau et chaud est probable.

(La température du 9 juin 1908 était, à Paris : 13° au-dessus de zéro le matin et 20° l'après-midi ; baromètre : 767^{mm} ; temps relativement froid.)

Du New York Herald :

A New-York : Temps couvert. Température : maxima, 15° ; minima, 13°. Vent nord-est.

À Londres : Temps couvert. Température : maxima, 18° ; minima, 11°. Vent est faible. Baromètre : 761^{mm}.

À Berlin : Temps beau. Température (à midi) : 17°.

Les Courses

Aujourd'hui, à 2 heures, Courses à Chantilly. — Gagnants du *Figaro* :

Prix de Vincennes : Canonette ; Harmonie. Prix de La Morlaye : Mlle Bon ; Joie. Prix de La Pelouse : Gigolo II ; Valdivia. Prix de Courcelles : Lovelace ; Mistigri. Prix La Rochette : Sauge Pourpre ; Val Suzon. Prix des Lions : Val d'Amour ; Exorde.

A Travers Paris

L'Académie française vient de recevoir notification d'un legs au nom de propriété de trois cent cinquante mille francs, qui lui est fait par M. Ph.-L. Alexandre Portenue, le grand industriel parisien décédé le mois dernier.

C'est par testament daté du 10 mars de cette année que le donateur dispose de cette somme en faveur de l'Académie, sans d'ailleurs spécifier la destination que la Compagnie devra lui donner.

La fondation est par là même doublement intéressante, car trop souvent les académies bénéficiaires de legs sont gênées par certaines clauses testamentaires dont l'accomplissement est des plus difficiles et entraîne des attributions de revenus ou de prix peu justifiées.

La liberté laissée dans le cas présent par le fondateur assure la plus heureuse répartition de son legs ou des revenus de ce legs.

Le successeur d'Eugène Goulin.

C'était un choix prévu et que le monde financier a salué d'un unanime mouvement de sympathie. Le Conseil d'administration de la Banque de Paris et des Pays-Bas, dans sa dernière réunion, a élu président, en remplacement de M. Eugène Goulin, M. Jules-Léopold Renouard.

M. Renouard est âgé de soixante-seize ans. Ancien trésorier-payeur général des Hautes-Pyrénées, officier de la Légion d'honneur et vice-président de la Banque de Paris et des Pays-Bas depuis onze ans, le successeur d'Eugène Goulin est l'un des plus éminents personnalités de la haute finance.

Il est administrateur du Crédit foncier et de la Compagnie d'Orléans, de la Banque espagnole de crédit, de la Banque hypothécaire d'Espagne.

Et, comme son regretté prédécesseur, M. Renouard possède, outre la plus haute science financière, le secret d'un art précieux : celui d'avancer dans la vie et dans le succès, sans vieillir...

On attend cette semaine à Paris le lieutenant Shackleton, chef de la grande mission anglaise antarctique, qui a pu parvenir, à travers la terre Victoria, jusqu'à 178 kilomètres seulement du pôle Sud, — distance à peu près égale à celle qui sépare Paris des plages de Trouville ou d'Étretat.

C'est un record magnifique, car jusqu'à ce jour personne ne s'était rapproché du pôle de plus de 850 kilomètres.

Le lieutenant Shackleton, qui vient d'accomplir ce raid extraordinaire, était parti pour l'Antarctique en 1907, accompagné de sir Ph. Brocklehurst, du célèbre biologiste James Murray, du docteur Michell, du lieutenant Adams et de M. Eric Marshall.

Le lieutenant Shackleton et ses compagnons ne feront que toucher barres à Paris, car S. M. Édouard VII les attend dimanche ou lundi à Londres.

Il reviendra d'ailleurs, après avoir été reçu par leur souverain, et nous aurons prochainement sans doute, à la Société de géographie, le récit de leur extraordinaire voyage.

Le féminisme triomphe une fois de plus à l'École des beaux-arts, et d'éclatante façon.

Le jury, réuni hier dans cette école pour juger le dix-neuvième concours général de composition décorative entre

les élèves des écoles de dessin, des beaux-arts, d'art décoratif et d'art industriel en France, a décerné, en effet, le premier prix à Mlle Madeleine Guerrier, élève de l'École nationale des arts décoratifs de Paris.

BILLET

à M. Clemenceau, ministre de l'intérieur

La sculpture foraine, si j'ose m'exprimer ainsi, semble exposée depuis quelque temps, monsieur le ministre, à bien des misères. Autrement, le marbre était plus respecté. Pour avoir été tachée d'encre, une nuit, par des manes fatiguées, les dames du groupe de la Danse, à l'Opéra, deviennent tout d'un coup populaires, et pour Carpeaux ce fut la gloire !

À Lorient, vingt ans plus tard, la statue neuve du bon Victor Massé était un jour profanée par des vauriens ; et ce fut encore une aventure dont plusieurs semaines durant, la presse s'indigna !

Hélas ! les morts ne nous sont pas plus sacrés, à cette heure, que les vivants, et voici que nous nous mettons à brimer des statues ! Ce fut, à Suresnes, Zola ; Scheurer-Kestner, au Luxembourg ; Trarieux, en je ne sais quel square ; et dans un autre square, la nuit dernière, Garibaldi. Pourquoi Garibaldi ? On ne sait pas. Mais il importe peu. L'habitude est prise ; et quand maintenant on voudra ériger une statue, on ira, on ira, on ira, dans un jardin, casser la tête du mort qui fut l'ennemi de cette opinion-là.

A moins que vous n'y mettiez bon ordre, monsieur le ministre, en défendant que désormais des statues politiques soient érigées sur nos trottoirs et parmi les jardins de la ville. Vous le pouvez. Vous êtes le maître de la police, et la paix de la rue dépend de vous. De grâce, agissez ! Délivrez Paris des horreurs de la politique sculptée ! Le prétexte est tout trouvé, et l'occasion est unique. — S.

La science prend quelquefois par jeu — en dehors même du carnaval — les apparences de la plus pittoresque fantaisie. En voici une preuve caractéristique.

Lundi prochain, à la Faculté des sciences, un candidat au doctorat, M. Paul Boudier, soutiendra une thèse — dont voici le titre : « Étude du paramidobenzylidèneamphre et du paramidobenzylamphre. » Il est peut-être douteux que ces mots, quoique scientifiques, deviennent d'un usage courant. Ils pourront, en tout cas, servir d'exercice de diction pour les jeunes élèves du Conservatoire — ou encore de petit jeu de société dans les salons où l'on s'ennuie et où l'on ne craint point de s'ennuyer davantage.

Une bonne nouvelle pour les amis de Paris : M. Marcel Poëte, conservateur de la Bibliothèque de la Ville, organise, avec le concours de la Société d'histoire de la Révolution de 1848 et de nombreux amateurs, une « leçon de choses » des plus intéressantes : une vision de Paris en 1848, par le document, la gravure, la caricature et... la photographie !

Dans les collections du préfet de la Seine Berger et de M. Hartmann, qui lui a généreusement ouvert ses riches archives, il a trouvé, en effet, une série inespérée de photographies de Paris à cette époque... les premières photographies qui aient été faites après l'invention de Daguerre.

Nous avons tenté, nous disait-il hier, non, une exposition consacrée à l'histoire de la République de 1848, mais une reconstitution de la physiologie de Paris à cette époque.

Et cette reconstitution, nous l'avons obtenue par des pièces empruntées aux collections de la Ville et à des collections privées. Nous y avons été aidés par MM. André Lebe, Hartmann, Ladislav Mickiewicz, Mmes Godefroy Cavaignac — qui nous prête le portrait du général pour Horace Vernet et son épée d'honneur par Froment-Meurice, — Hennequin, la fille de Proudhon, et Pagnerre, descendant du membre du Gouvernement provisoire — à qui nous devons mille intéressants souvenirs, etc., etc.

A signaler dans cette exposition, qui s'ouvre mercredi prochain, de très curieuses aéroplanes et ballons dirigeables du type *Zeppelin*, datant de 1849 !

Grève de rosiers.

La petite ville de Magny-en-Vexin, si pittoresquement assise sur les rives de l'Aubette, est plongée dans la désolation ; elle connaît les tristesses de la grève, non pas de la grève d'ouvriers en révolte, mais de la grève plus pacifique, cependant combien triste pour elle, de rosiers. On sait qu'en vertu du legs Thévenon, la municipalité de la charmante localité choisit chaque année, depuis 1872, une jeune fille méritante qui reçoit le montant de la fondation, soit trois cents francs.

Or, pour la première fois depuis vingt-sept ans, la commission municipale chargée de l'attribution de cette récompense à la vertu n'a reçu aucune demande.

Jusqu'à samedi soir, le maire avait espéré une candidature *à l'extrême* ; elle n'est pas venue. Et le lendemain, il a dû décommander la fête et prier les musiciens de l'orphéon, convoqués pour la circonstance, de rentrer chez eux.

Est-ce parce que le testateur exige que la rosière se marie dans l'année qu'il s'est produit une pareille abstention ?

Quelle qu'en soit la raison, la petite ville en est toute triste, et ses saules n'en pleurent que davantage sur les eaux tranquilles de l'Aubette.

Un spectacle très curieux et bien inattendu — mais très temporaire — s'offre en ce moment aux Parisiens friands du vieux passé de leur ville, friands, aussi, de mielles d'histoire. Derrière de vieilles bâtisses qu'on vient de démolir, place Sainte-Genève, apparaît depuis quelques jours, ombragée par des ormes séculaires, l'élégante tourelle à encorbellement de l'ancien collège créé, en 1301,

par Pierre Fortet, chanoine de Paris et dont la façade longe la rue Valotte (jadis rue des *Sept-Voies*). Le collège Fortet était, avec le *collège de la Montaigne*, l'un des fleurons universitaires de la docte montagne Sainte-Genève. Au haut de cette tourelle une fenêtre ogivale s'ouvre : c'est celle de la chambrette qu'occupait Jean Calvin et c'est de là que, inquiété par la justice du Roi, il s'enfuit nuitamment pour se cacher à Angoulême, puis à Nérac, dans le palais de Marguerite de Navarre, enfin à Genève, en 1533...

Des constructions qui sortent de terre cachèrent bientôt, à nouveau, l'histoire que tourelle du collège Fortet !

Il est des patronages significatifs, (celui du Carlton et du Ritz de Londres accordé au Splendide et au Royal Hôtel d'Évian. Il suffirait à classer au tout premier rang ces deux maisons modestes et qui représentent à Évian le confort moderne dans sa plus haute acception.)

Il est bon d'ajouter cependant que c'est M. Reuscher au Splendide, M. Paul Escoffier au Royal qui assureront le maintien des traditions qui ont fait la gloire des deux grands hôtels de Londres.

Nouvelles à la Main

— Hier, au meeting de Tivoli, patrons et ouvriers coiffeurs ont échangé des coups.

— Des coups de fer, sans doute ?

L'affaire :

— Et cette fameuse clef ?

— Elle n'est pas coupable.

Les progrès de l'aviation :

— Ma chère, nous ferons bientôt nos visites en monoplane...

— Avec les ailes assorties à nos toilettes...

Réflexion d'un grinchu sur le même sujet :

— Peuh ! les chapeaux d'aujourd'hui sont déjà presque des aéroplanes !

A la Chambre :

— M. Leroy-Beaulieu ayant demandé que le budget fût promptement déposé, la Chambre a repoussé l'urgence.

— C'était cependant une mesure utile. Il n'y a pas de mesures utiles ou inutiles, il y a des mesures radicales-socialistes et des mesures progressistes....

Le MINISTRE, à son chef de cabinet. — Plus de recommandations !

Le CHEF DE CABINET — Je l'ai recommandé !

Le Masque de Fer.

Figaro à Londres

LA MARINE ANGLAISE

Londres, 9 juin.

M. Balfour, président ce matin la conférence de la presse impériale, a dit que le sort de l'Empire dépend de la supériorité que la flotte doit manifester dans les eaux métropolitaines.

L'ancien premier ministre a ajouté que toute personne qui s'intéresse aux signes des temps doit se rallier aux graves paroles de lord Rosebery et de sir E. Grey et reconnaître qu'il existe des causes d'insécurité dans la question de la défense impériale.

Il ne s'agit pas de causer une panique, a dit en terminant M. Balfour, mais on a le devoir de regarder autour de soi, et d'examiner les groupements d'ennemis hypothétiques et l'importance stratégique de combinaisons susceptibles de se produire.

LA COUR ET LA VILLE

Le Roi et la Reine ont assisté, cet après-midi, en l'église de Saint-Margaret (Westminster), au mariage du vicomte Bury, fils aîné du comte d'Armagh, et de lady Judith M. Carrington, fille du comte Carrington.

Le duc et la duchesse de Connaught, qui accompagnent la princesse Patricia, ont offert, cet après-midi, la kermesse de charité franco-britannique, organisée au profit des œuvres de bienfaisance françaises de Londres et de la League of Mercy.

L'ambassadeur de France, lord Farquhar, sir Boynton Redwood, président du comité exécutif, et les membres du comité ont reçu le duc de Connaught, tandis que le baron Menier de Lascaris, lady Chesterfield, lady Farquhar recevaient la duchesse et la princesse Patricia à l'entrée du palais moyennement qu'a édifié, dans l'ancien palais du Canada, comme par un coup de baguette magique, l'architecte Turpin.

Sir Boynton Redwood, président du Comité exécutif, souhaita la bienvenue à leurs Altesses Royales et offrit à la duchesse un album-souvenir de cette fête franco-britannique. Le duc répondit au nom de la duchesse et dit tout le plaisir qu'il avait de se joindre à elle pour témoigner de l'intérêt qu'il portait aux charités de France et d'Angleterre.

La duchesse de Connaught déclara alors la kermesse ouverte. Puis, Mlle Mercier de Lestrange présenta à la duchesse une gerbe de fleurs. Leurs Altesses royales firent le tour des comptoirs, achetant à tous les étages, et finalement se rendirent au théâtre en plein air, illuminé à giorno, où commença une représentation d'opéra.

Parmi les artistes qui le duc et la duchesse applaudirent, nous citerons Mme Galvani, Mlle Arlette Dorgère, miss Clare Evelyn, miss Maud Allan, M. Pellissier et les Folies, et M. Walter Kelly.

Après la représentation, leurs Altesses Royales se rendirent au Palais Royal où le leur fut servi, et la fête continua, fort brillante et fort animée, jusqu'à huit heures du soir. Elle ne pouvait débiter plus heureusement et avec plus de succès.

La jumelle française Jubilé, montée par le capitaine Bérillon, du 1^{er} cuirassiers, a remporté le premier prix du haut en hauteur, avec un saut de 7 pieds 4 pouces, battant de 2 pouces le précédent record anglais. — J. COUDRIER.

La Mort de M. Chauchard

Les Obsèques

Les obsèques de M. Chauchard auront lieu aujourd'hui. Avant la levée du corps qui sera faite à onze heures vingt-cinq par le clergé de Saint-Augustin, le public ne sera pas admis dans la chapelle ardente installée dans la cour de l'hôtel de l'avenue Velasquez; seules les délégations des Associations d'études ou de mutualité des commerçants pourront y pénétrer.

Les honneurs seront rendus par un bataillon du 120^e régiment d'infanterie, et un bataillon du 89^e régiment, en tête de colonne, avec drapeau et musique. Un bataillon du 128^e d'infanterie et un bataillon du 78^e régiment escorteront également le cortège avec deux escadrons du 2^e régiment de cuirassiers. Le général Mollard, commandant la 20^e brigade d'infanterie, aura la direction de ces troupes. D'autre part, le service d'ordre sera assuré par les agents des arrondissements traversés par le défilé funéraire.

A onze heures et demie, le cortège se rendra à l'église de la Madeleine dans l'ordre suivant :

Les délégations : trois chars à fleurs, portant les couronnes du Louvre, des Sociétés, des amis; la voiture du clergé; le corbillard ordinaire de 1^{re} classe à quatre chevaux; l'huissier portant, sur un coussin, le cordon de grand-croix de la Légion d'honneur; les deux religieux; les serviteurs; puis quelques-uns des amis du défunt : MM. Jousset, notaire honoraire, exécuteur testamentaire; Emile Loubet, Georges Leguay, Gaston Cartmelet, Lozé, Tresca, Barrière, Robert Burt, Cathelin, le docteur Duguet, Georges Hontschel, le baron de Tinn, Boudet, Etienne Charvet et Millon, secrétaire général du Journal officiel; les directeurs, sous-directeurs et premiers des magasins du Louvre; le personnel des magasins du Louvre; la voiture du défunt voilée de crêpe, une seule voiture de deuil.

A droite et à gauche du corbillard et du cortège marcheront, de chaque côté, quatre-vingt-dix garçons du Louvre en grande tenue.

Le cortège arrivera à l'église de la Madeleine vers midi. M. l'abbé Rivière, curé de la paroisse, étant malade, la messe sera célébrée par un de ses vicaires, et pendant la cérémonie religieuse la maîtrise, renforcée par de nombreux artistes et choristes, exécutera ce programme sous la direction de M. A. Runner, maître de chapelle :

Entrée, grand orgue; De Profundis, quatuor à voix d'hommes et chœur;

Ego sum « Mors et Vita » (Gounod) solo, M. Noy, de l'Opéra, et chœur;

Introit, Te Deum, Kyrie, de la messe funéraire de Gabriel Fauré;

Prose en faux bourdon, soli par MM. Muratet et Durand, solistes de la Madeleine; Missesini mei, de Steenman, soli par M. Delmas, de l'Opéra;

Sonnet, de Th. Dubois, chœur;

Dieu, de Gabriel Fauré, soli par M. Paul Fauré, de l'Opéra;

Agnus Dei, Lux eterna, de la messe funéraire de Gabriel Fauré;

Libera, de Th. Dubois, soli par M. Noy et MM. Muratet et Durand, solistes de la Madeleine;

In Paradisum, de Gabriel Fauré, chœur et instruments.

A l'orgue du chœur, M. A. Philip, titulaire; au grand orgue, M. Dallier, titulaire.

Cette cérémonie durera une heure.

Après l'absoute, qui sera donnée par M. le chanoine Jaun, curé de Saint-Augustin, le cortège, dans l'ordre précédent, suivra la rue Royale, la rue de Rivoli, place de la Bastille et rue de la Roquette pour arriver au Père-Lachaise entre trois heures et trois heures un quart.

En raison de la longue distance à parcourir, les organisateurs des obsèques ont décidé que les dames ne se rendraient pas au cimetière.

Deux Lettres

Le Temps a publié les deux lettres suivantes que M. Gaston Calmette avait adressées la veille aux présidents des deux associations de presse :

A M. Mézières, président de l'Association des journalistes parisiens

Paris, 8 juin 1909.

Mon cher président,

Puisque l'affection d'un ami profondément regrettable me donne une part dans la distribution qu'il fait de sa fortune, laissez-moi verser à la caisse de secours de l'Association des journalistes parisiens les 15,000 francs que Chauchard aurait certainement envoyés cette année encore, s'il n'avait pas été surpris par la maladie et emporté par la mort.

Je désire que cette somme soit répartie, une fois de plus, comme elle l'a été depuis vingt ans, sous le nom de « Don Chauchard », sans aucune mention qui ne soit personnelle, et je demande à M. Jousset, exécuteur testamentaire, de bien vouloir, avant de me remettre aucune somme, prélever ces 15,000 francs sur les legs qui m'ont été faits.

Croyez-moi, mon cher président, votre profondément dévoué.

GASTON CALMETTE.

A M. Paul Strauss, président de l'Association des journalistes républicains.

Paris, 8 juin 1909.

Mon cher président,

En témoignage d'une ancienne et fidèle affection, M. Chauchard m'ayant attribué un legs dans le généreux partage de sa fortune, je vous demande la permission d'en apporter une petite portion à la caisse de secours de l'Association des journalistes républicains : 15,000 francs.

Membre de cette association depuis de longues années, il est tout naturel qu'en ce jour, plus que jamais, je songe aux camarades qui la maladie a frappés ou qui un injuste malheur peut atteindre.

Entre eux, notre comité pourra répartir quelques nouveaux secours. Je vous demande de le faire au fur et à mesure des besoins, sans aucune désignation qui ne soit personnelle et simplement sous la mention : « Don Chauchard ».

J'ai écrit à M. Jousset, exécuteur testamentaire, pour le prier de vouloir bien prélever ces 15,000 francs sur mes legs particulier avant de me remettre aucune autre somme.

Croyez, mon cher président, à mes sentiments de profond dévouement.

GASTON CALMETTE.

Jumelle Flammarion à prismes

LA MEILLEURE ET LA MOINS CHÈRE

Construite sous le patronage de l'illustre astronome, cette merveilleuse jumelle, avec un grossissement considérable (8 fois), portée : 80 kilomètres, a un champ visuel 9 fois plus étendu et une clarté 3 fois plus grande que dans les anciennes longues-vues de même puissance.

Sa hauteur est seulement de 9 centimètres; son poids, 415 grammes.

C'est le triomphe de l'industrie française; demandez à comparer avec toutes les autres marques.

Prix : 120 francs avec étui. Chez Fischer, opticien, 12, boulevard des Capucines (Grand-Hôtel), Paris, dépositaire de la fabrique.

Envoi franco contre mandat-poste.

L'« Abri »

A Vaugirard, au bout de la villageoise rue Dutot, parmi les arbres, une jolie maisonnette toute blanche. Dans le jardin, un guignol devant un joyeux et bruyant parterre d'enfants.

C'est l'Abri. Cet abri recueille pendant quinze jours, six semaines, deux mois, plus longtemps, s'il le faut, les petites filles et les petits garçons de trois à six ans, dont les mères, mères une fois encore, sont à l'hôpital.

Tout ceux qui s'occupent de charité à Paris, nous disait hier Mlle Gaillard de Witt, secrétaire générale de cette œuvre qu'a fondée Mme la générale Sée, savent que c'est la maladie et, à la suite de la maladie, le chômage qui sont les principales causes de la misère dans les familles d'ouvriers laborieux. Et on est particulièrement frappé de la misère arrivant dans une famille à la suite des couches de la mère; on voit le mari forcé de garder les enfants à la maison — quand il les garde! — et, en conséquence, dans l'impossibilité de travailler et de subvenir aux frais de la nichée... C'est pour parer à tout cela qu'on a fait l'Abri.

La maison inaugurée hier par M. Strauss, sénateur de la Seine, qu'assistaient Mmes la générale Sée, la marquise de Chasseloup-Laubat, la baronne Leonino, Enos, Alexandre Elissin, Boudon, Schommer, Jules Rheims, Jean Labbé, Richard Bouvens Van der Boyen, Jacotet, Lalanc, Ferdinand Dreyfus, la vicomtesse de Maupou, Albert Mirabaud, Oster, Armand Robin, Théodore Reinach, etc., etc.; MM. Lalanc, Ferdinand Dreyfus, Bévenger, Eugène Sée, Fliegenheimer, architecte de l'Abri, est la seconde que l'on ait ouverte à Paris. Une autre existe dans la cité des Fleurs, avenue de Clichy, et rend les plus grands services à la population ouvrière des quartiers des Batignolles, des Epinettes et de Clichy. Il en faudrait au moins une pareille par quartier!

Cet Abri de la rue Dutot est d'ailleurs une petite merveille de confort, d'hygiène et de gaieté. Vingt-cinq lits dans des dortoirs coquets comme des dortoirs de poupées. Chambres d'isolement pour les petites qui tomberaient malades et qu'un voisin s'est engagé à soigner. Ce voisin, c'est le docteur Roux, directeur de l'Institut Pasteur. Salle à manger avec tables et sièges miteux. Salles de jeux. Tous les murs vernis en blanc. Ceux de la façade, ornés d'une frise en mosaïque représentant des enfants fort occupés à faire des palets de sable, à jouer aux billes, etc. C'est une fantaisie charmante de l'architecte de cette maison de bébés, M. Fliegenheimer.

Le personnel se compose d'une directrice, d'une surveillante, d'une cuisinière et d'une jeune femme. C'est du moins là le personnel fixe. Mais il y a tout un personnel de volontaires. Ces volontaires sont des jeunes filles qui se font un plaisir de consacrer aux bambins un peu de leur temps. Elles ont organisé un service régulier : elles font travailler

les grands, amusent les tout petits, aident à les faire manger aux heures des repas.

Tel est l'Abri que nous visitons hier, au 84 de la rue Dutot et dont Mlle Gaillard de Witt, en un intéressant exposé, a dit le fonctionnement.

La présidente fondatrice, Mme la générale Sée, a expliqué ensuite comment, avec les legs généreux de 300,000 francs fait à l'œuvre par la baronne Adolphe de Rothschild, on avait pu créer cette maison nouvelle, qui a coûté une centaine de mille francs et qui sera entretenue avec le reste du legs.

Dans une éloquentة allocution souvent interrompue par les applaudissements, M. Strauss a rendu hommage à la générale Sée et à ses collaboratrices ainsi qu'aux bienfaiteurs de l'œuvre si utile, si nécessaire même et si urgente des Abris.

Depuis 1900, époque de la fondation du premier Abri de l'Enfance, on a hospitalisé 2,800 enfants, soit environ 350 par an. Désormais, grâce aux deux maisons, celle de la cité des Fleurs et celle qu'on inaugure hier rue Dutot, on pourra recueillir annuellement de 700 à 800 enfants.

Mais il faudrait qu'on en pût recueillir encore plus; nous le répétons, on faisant remarquer que si la fondation d'un lit portant le nom du fondateur est de 10,000 francs, l'entretien d'un lit annuel ne s'élève pas à plus de 300 francs, et qu'on peut souscrire également pour un demi-lit (150 francs) et même pour un quart de lit (75 francs).

On ne peut voir la charmante maisonnette de la rue Dutot sans s'y intéresser et sans en rêver d'autres semblables. Elle est ouverte tous les jours aux visiteurs, excepté le samedi; la visite, d'ailleurs si amusante, n'engage à rien.

Ch. Daurats.

NOTES D'UN PARISIEN

ENTÈTEMENT

C'est prodigieux, mais véritable! Pendant des années, les cochers de Paris ont réclamé l'institution du compteur kilométrique. On a cherché. On a trouvé. Nous l'avons. Et pourtant plusieurs centaines de cochers, au moins, trouvent moyen de marcher encore d'après l'ancien tarif, qu'il faut être déjà bien vieux pour n'avoir pas presque oublié...

Résultat : vous êtes pressé par une course brève, mais urgente; vous héléz le premier « marauder » qui passe. Stôt installé dans la voiture, vous constatez l'absence du compteur. Et, d'égout, vous vous écriez : « Allons bon ! cocher, pourquoi n'avez-vous pas de taximètre ? »

Le cocher, qui sait à quoi s'en tenir à ce sujet, est maître de la situation. Si l'a mauvais caractère, il est en droit d'exiger de vous le tarif plein, qui, pour lui, n'a jamais cessé d'être en vigueur, soit à franc cinquante pour une course dérisoire... Et, allant au-devant de votre décision raisonnable, il ne manquera pas d'ajouter, en signe de dédain, qu'il vous tient quitte du pourboire!

Mais, s'il est bon prince, — avouons qu'il l'est habituellement, — il consent à se laisser payer comme s'il marchait au taximètre. Vous lui allongez vos vingt sous.

Alors, quel est son avantage ? Les malins l'évitent pour les petites courses, et le choisissent pour les grandes. Heureusement, M. Emile Massard entreprend de protéger contre eux-mêmes ces cochers retardataires, en demandant au Conseil municipal l'abolition des fiacres non pourvus de taximètres.

Sa proposition réjouira tous les Parisiens amis du progrès, et des cochers.

D.

LA CHAMBRE

Mercredi, 9 juin.

CONVENTION POSTALE

Séance exceptionnelle. C'est le troisième mercredi que cette convention entre l'Etat et la Compagnie des Messageries maritimes prend à la Chambre. Personne n'en veut, mais M. Caillaux y tient. Pourquoi ? Il ne s'en est pas caché. Il la considère comme faisant partie de sa politique financière. Et cette politique consiste à introduire l'Etat dans les grandes entreprises industrielles.

Ici, le sacrifice — car toute participation implique une contribution — s'élève à 17 millions et demi, ce qui inquiète un peu la Chambre, y compris les socialistes, dont la doctrine semblerait y trouver son compte. Le chiffre est gros. M. le ministre des finances a promis de démontrer qu'il n'était pas excessif, et que l'Etat en serait largement dédommé. Prédiction bien téméraire, si l'on s'en rapporte à l'état actuel des affaires de la Compagnie. Mais attendons les preuves que le hardi ministre ne manquera pas d'en donner.

Pas encore aujourd'hui toutefois. D'abord, M. Pierre Leroy-Beaulieu présente un projet de résolution relatif au dépôt du budget; il se plaint d'un retard dont il signale les trop visibles inconvénients, et il prononce le mot de sabotage qui lui vaut un rappel à l'ordre. « Si, dit-il, par cet ajournement indéfini, on empêche la Chambre de remplir son devoir, il ne faudra pas s'étonner que le régime parlementaire tombe dans un discrédit encore plus complet ».

Le ministre des finances lui répond que le gouvernement déposera très prochainement le budget, et l'urgence réclamée par M. Leroy-Beaulieu n'est pas prononcée.

Alors on reprend la discussion de la convention postale qui trouve un partisan convaincu dans la personne de M. Bouyssoy. L'orateur croit qu'une adjudication et un cahier des charges aggravé porteraient préjudice aux ouvriers. Ceux de la Ciotat sont dans la plus horrible misère.

La Chambre semble ne prêter qu'une oreille distraite aux arguments de l'orateur, lorsque soudain un éloquent discours de M. Jaurès la réveille, éloquent et très documenté. M. Jaurès déclare qu'il se préoccupe du chômage des ateliers et des cruelles souffrances qui en résultent; mais il entend que le Parlement puisse délibérer en toute liberté.

Il reproche à la Compagnie d'avoir exercé un véritable chantage sur ses ouvriers, et par suite sur la Chambre elle-même. Les frais généraux ont doublé et les allocations des agents privilégiés ont été considérablement majorées. Ce n'est donc pas la gêne qui a contraint la Compagnie à réduire ses travaux indispensables. La vérité est qu'elle a voulu affamer les ouvriers pour en faire des instruments de réclame.

L'orateur regrette que le gouverne-

ment ait renoncé au système de l'adjudication, bien qu'il ne se fasse pas trop d'illusions à cet égard. Il aurait voulu qu'on fit des tentatives plus pressantes. Il approuve d'ailleurs les principes qui ont inspiré la convention, mais il la trouve trop onéreuse pour l'Etat, il ne comprend pas que des collègues puissent l'accepter sans contrôle.

Que parle-t-on d'industrie privée, celle-là n'en est pas une, et toutes les industries du même genre ont un caractère artificiel que trahissent les variations brusques des actions : « C'est ce que dans le jargon de la Bourse on appelle l'accordéon ».

Ce n'est pas tout. Il s'est constitué un état-major des directeurs financiers qui font de véritables cumulards et qui dirigent un trop grand nombre d'affaires pour le bien diriger. « Ces messieurs ressemblent à des capitaines d'une escadre qui sauteraient successivement à bord de chaque navire ».

Fantaisie, désordre, irrégularités graves. M. Jaurès s'en prend à toutes les parties de la gestion et insiste pour que l'Etat intervienne et contrôle. Un examen très sérieux demeure nécessaire, ne fût-ce que pour évaluer le vrai capital de la Compagnie.

Ce n'est pas tout encore. Pourquoi la clause de rachat manque-t-elle dans le traité ? En somme, cette convention ne peut être acceptée sans révision; mais l'orateur en accepte les principes essentiels. Il termine par une attaque directe contre le cabinet :

M. Jaurès. — Je ne me ferai pas l'écho des bruits du dehors, mais je sens qu'à côté de la convention on poursuit une autre idée, et il me semble singulier que dans un débat où l'on a engagé la responsabilité du gouvernement tout entier on fasse un splendide isolement autour du ministre des finances.

Il y a sur ces bancs — ou plutôt il devrait y avoir — un gouvernement que rien ne réussit à ébranler, mais qui ruine lui-même sa propre action, et nous sommes ainsi en face de ce paradoxe : un gouvernement impérieux et décomposé. (Vifs applaudissements.)

Des bravos suivis d'une suspension de séance, suprême honneur, prouvent assez que les discours de M. Jaurès ont porté beaucoup plus loin dans sa pensée qu'une critique de convention postale. Depuis longtemps il n'avait pas obtenu pareil succès.

A la reprise, M. Chaumet, député de Bordeaux, est rentré dans la vraie discussion. Il n'admet pas que le traité puisse avoir tous les défauts qu'on lui découvre. Ce contrat n'est pas illégal; il s'agit de savoir seulement s'il est avantageux, et il m'a bien paru que M. Chaumet plaiderait les circonstances atténuantes. Mais les discours de M. Jaurès ont été dans tous les esprits, et la Chambre, après les explications de M. Chaumet, a renvoyé la discussion à un quatrième mercredi. Le ministre des finances se fait bien attendre. On reconnaît d'ailleurs qu'il n'avait pas intérêt à parler; M. Jaurès avait parlé pour lui, on homme qui a peur de perdre son ministère.

Pas-Perdus.

Autour de la politique

La crise du parti radical

Réconciliation. La soirée d'hier ne fait pas honneur à la logique des membres du parti radical et radical-socialiste. Réuni au siège social, rue de Valenciennes, le comité exécutif a, pendant trois longues heures, examiné les démissions de MM. Lafferre, Herriot, Justin Godart et Régulier.

La discussion a été très vive. M. Pelletan refusait d'accepter les démissions de M. Lafferre et de ses amis, mais il déclarait que ceux-ci devraient à l'avenir suivre la ligne politique arrêtée le 12 mai dernier par le parti.

M. Lafferre, de son côté, refusait de retirer sa démission sous conditions; finalement l'ordre du jour suivant a été adopté à l'unanimité :

« Le comité exécutif, convaincu que les démissions de nos camarades Herriot, Justin Godart, Régulier et Lafferre sont le résultat d'un malentendu, n'accepte pas ces démissions et passe l'ordre du jour. »

M. Lafferre, satisfait, a alors déclaré qu'il s'inspirerait toujours dans ses votes de l'opinion de la majorité de son comité.

La réforme électorale

Le groupe de la réforme électorale a décidé de soumettre à la Chambre, à l'issue de la discussion des conseils de guerre, la proposition de résolution suivante :

« La Chambre, résolue à faire aboutir la réforme électorale en temps utile, décide de maintenir à l'ordre du jour la discussion du rapport de la commission du suffrage universel. »

Ce projet de résolution, soumis au préalable à la signature des membres de la Chambre, se couvre rapidement d'un grand nombre de noms de députés de tous les partis.

A. A.

Cheveux d'or et de bronze

Les peintres de l'Ecole vénitienne — les Véronèse, les Tintoret, les Titien — ont paré les femmes de leurs tableaux de chevelures somptueuses dont l'éclat vibrant et métallique semble la réalisation d'un rêve d'artiste génial bien plus qu'une copie de la nature.

Ce rêve peut pourtant devenir la réalité grâce à l'« Eau du Tintoret » de Lenthéric qui donne aux cheveux blonds les reflets de l'or mat et aux cheveux bruns les tons chauds du bronze patiné.

DANS LA MARINE

La téléphonie sans fil

On nous télégraphie de Toulon :

Les lieutenants de vaisseau Colin et Jeanne viennent de terminer les essais officiels de téléphonie sans fil entre le Condé et l'ancien poste de télégraphie sans fil de l'arsenal, dont les antennes ne sont élevées que de vingt-cinq mètres. Ce poste avait été choisi au lieu de celui du Mourillon, qui a quatre-vingts mètres de hauteur, pour établir dans quelles conditions les communications pourraient être effectuées entre navires.

Le Condé qui avait quitté Toulon dans la soirée de mardi est allé jusqu'à cent soixante-six kilomètres au large et, à cette distance, en plein jour, la commission qui se trouvait à bord a pu recevoir les communications émises par le lieutenant de vaisseau Colin, qui était resté au poste à terre. Cette transmission très nette, à une aussi grande distance, a été faite, en plein jour, alors que les rayons solaires influencent fortement les ondes.

Dans ces conditions, il apparaît comme

évident que, pendant la nuit et avec des antennes comme celles du poste du Mourillon, cette distance peut être largement dépassée. On considère donc que, dès maintenant, des communications peuvent être établies entre Nice et la Corse. C'est d'ailleurs ce qu'on se propose de faire sous peu.

Paul Edouard.

LE CAS « MAGDELEINE »

Il n'est actuellement question à Paris que du cas « Magdeleine »; peintres, sculpteurs, musiciens ne tarissent pas d'éloges et les acteurs notent avec envie les gestes et les expressions de cette incomparable artiste. Que doit-on penser, au point de vue scientifique, de cette merveille ?

Nous l'avons demandé à M. Magnin, professeur à l'Ecole de magnétisme, qui a su révéler chez Mme Magdeleine cet incomparable talent qui sans lui serait resté à tout jamais enfoui dans la subconscience du sujet.

Comment expliquez-vous, lui avons-nous demandé, l'influence de l'hypnose dans le cas actuel ?

— L'état hypnotique crée chez Mme Magdeleine, nous a-t-il dit, une concentration de la pensée sur une idée unique, celle qui lui est véhiculée par les sons musicaux ou par la voix; il n'y a pas d'idées concurrentes et par conséquent aucune distraction possible, ce qui permet à l'artiste de donner un summum d'expression à son masque et une précision déconcertante dans le geste, et cela même à l'audition de musique ou de vers qui lui sont totalement inconnus. Et à ce propos M. Magnin nous informe qu'un confrère, M. Nozière, lira à la matinée de vendredi une page qu'il écrira pour la circonstance. Nous aurons là une pierre de touche remarquable.

— L'artiste ne risque-t-elle pas en scène quelque accident ? Ne pourrait-elle tomber dans l'orchestre étant donné son état ?

— On croit trop généralement dans le public qu'un être hypnotisé est un automate; c'est une erreur; dans l'hypnose, le sujet est admirablement conscient de tout ce qu'il fait, mais cela dans des couches profondes de la subconscience seulement, ce qui explique qu'à son réveil, c'est-à-dire dans sa conscience normale, elle ne se souvient de rien.

— Les gestes de votre sujet précèdent fréquemment d'une fraction de seconde la musique ou les vers qui lui sont produits ?

— Ce sujet demanderait un trop long développement et M. Magnin nous dit que les facteurs qui agissent dans ce cas sont encore hypothétiques, telle que la télépathie entre l'exécutant et l'artiste, mais néanmoins les faits sont indiscutables, et il nous montre à l'appui de son dire son ouvrage *Art et Hypnose*, dans lequel il nous fait lire des lettres de Mme la duchesse d'Uzès, de M. de Brémont, de l'Odéon, de Chappuis, professeur au Conservatoire, de Lenormand, Hollmann et tant d'autres artistes qui ont noté cette précession du geste, jusque dans leurs improvisations musicales.

Voilà, très succinctement, ce que nous dit M. Magnin, à propos des surprenantes manifestations auxquelles nous avons assisté et qui nous avaient ému au plus haut point.

G. S.

LA JOURNÉE

Le Parlement : Au Sénat, suite des primes à la sécurité. — A la Chambre, suite des conseils de guerre.

Mariage : M. William Audibert avec Mlle Elsa Huffer, fille de M. et Mme William Huffer.

Obsèques : M. Chauchard (Madeleine, midi).

Inauguration : Siège de l'Association amicale des employés de bureaux d'hôtels (6, place de Valenciennes, 9 heures du soir).

Cour et conférences : M. le docteur Bérillon : « Les Enfants anormaux », les Anormaux perfectibles; les Faux anormaux » (40, rue Saint-André-des-Arts, 5 heures). — M. Maurice Wolff : « Les Marguerites », étude des types de jeunes filles romantiques, auditions de Mme Marguerite Romani, de l'Opéra (157, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

Informations

M. Constans à Paris. — Dès son arrivée à

